

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

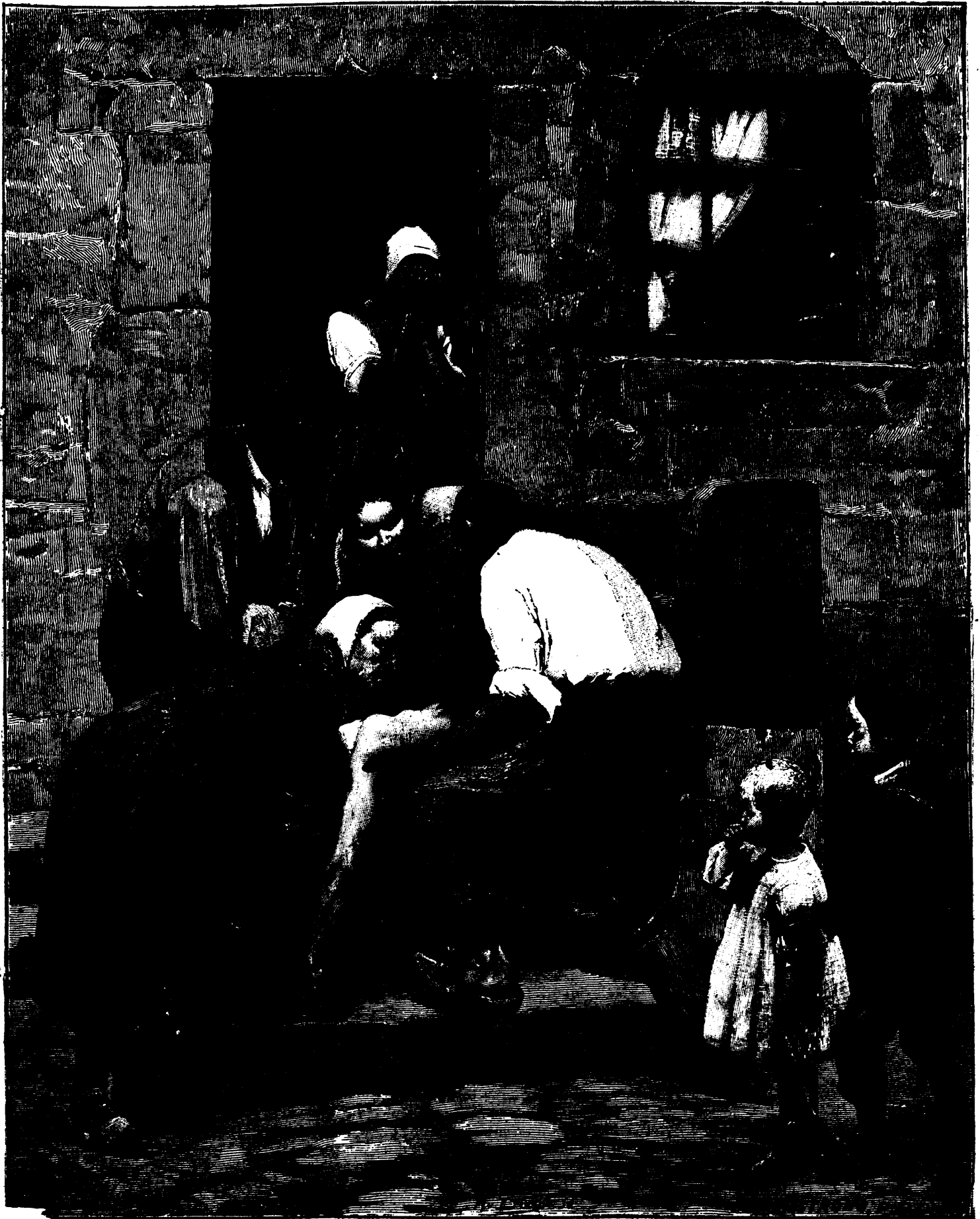
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 169.— SAMEDI, 30 JUILLET 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LE PAYSAN BLESSE. — TABLEAU DE M. BROUILLET.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 JUILLET 1887

## SOMMAIRE

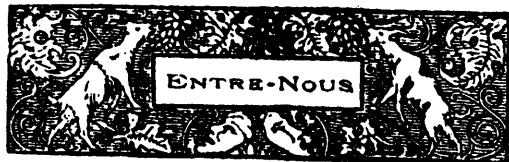
TEXTE : Entre-Nous par Léon Leduc. — A bâtons rompus, par Ninette. — En route pour la Baie d'Hudson. — Primes Mensuelles. — Nos Gravures. — Poésie : Beauport : par J. B. Caouette. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES. — Le paysan blessé, tableau de M. Brouillet. — L'enfant trouvé. — Haut-Canada : La rivière Abitibi aux approches de la rivière Moos. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**H**AITES le bien, consacrez votre temps et votre argent au soulagement des malheureux, dévouez-vous, il se trouvera toujours quelque part une vipère qui cherchera à vous mordre.

Vous connaissez tout le zèle, toute l'abnégation, l'admirable courage que déploient les Sœurs Grises pour élever les enfants trouvés, alors que tout le monde semble rester indifférent au sort de ces petits malheureux, et quand on ne devrait entendre que des louanges et des remerciements, on est étonné de voir qu'un journal a pris à partie ces nobles servantes de Dieu, pour leur jeter le blâme et l'insulte.

Le *Witness*—puisqu'il faut l'appeler par son nom—a de nouveau entrepris une campagne contre ces religieuses qui, pour toute réponse, continuent leur œuvre de bien sans s'inquiéter des attaques qui ne peuvent pas les atteindre.

Ce journal fanatique a publié dernièrement des articles qui ont fait sensation et, s'ils n'étaient pas relevés, pourraient induire nombre de personnes en erreur.

Il avait pour but de prouver que les Sœurs se conduisaient en véritables marâtres envers les pauvres petits qu'elles recueillent dans leur asile des enfants trouvés.

\*.\* L'attaque est faite avec beaucoup d'habileté.

L'auteur de ces articles a apporté le plus grand soin à vanter tout d'abord les excellentes intentions et les vertus des Sœurs—cela lui a demandé quinze lignes au plus—mais ce n'était que pour mieux faire ressortir l'horreur des maux qu'il prétend avoir découverts et auxquels il a consacré plus de sept colonnes du journal.

Toutefois, ne croyez pas qu'il dise carrément que les Sœurs soient coupables—il a trop d'expérience de plume pour cela—mais les insinuations abondent, et il faut vraiment ne pas savoir lire entre les lignes pour ne pas voir le but qu'il se propose.

Quand il s'est présenté au couvent, la Sœur supérieure, apprenant le motif de sa visite, lui répondit avec la plus grande simplicité :

—Suivez-moi, monsieur, je vais vous montrer nos enfants.

Partout la plus grande propreté, cette propreté qui est la réalisation des principes de l'hygiène la plus exacte et dont les couvents ont le secret ; partout de l'air, de l'ordre, et de tous côtés de joyeux enfants roses et bien portants, respirant la santé et le bonheur.

Ces enfants ont été abandonnés par leurs mères, on les a trouvés sur le perron du couvent, dans la rue, dans les terrains vagues, jetés là comme choses inutiles, encombrantes.

Cette santé que l'on constate chez eux, au prix de quels soins, de quelles fatigues et de quelles sollicitudes a-t-elle été conquise !

\*.\* Mais aussi, dit le *Witness*, que de victimes ont succombé, puisque l'on affirme que le chiffre des décès atteint une proportion de quatre-vingt-seize pour cent !

L'exagération est évidente, mais le fait fut-il vrai, il est clair qu'il n'existe aucune comparaison entre l'état physique de ces petits abandonnés et celui des enfants qui sont élevés chez leurs parents.

On reçoit chaque année chez les Sœurs Grises près de huit cents enfants, qui arrivent à demi-morts par suite du peu de soins qu'ils ont reçus depuis leur naissance, et je dirais même, surtout à cause du manque de sollicitude de la part de leur mère avant leur naissance ; les médecins et les mères de famille me comprennent.

Sur cent cas d'abandon d'enfants, je crois qu'il en existe à peine deux occasionnés par la misère, par l'impossibilité de les élever de la part des parents ; les autres ont pour cause une faute que l'on veut cacher ou dont on désire supprimer le fruit.

Il est évident que dans ces conditions les enfants trouvés sont presque tous destinés à mourir. Une femme recule devant les conséquences d'un infanticide, mais elle arrive à peu près aussi sûrement au même but en abandonnant son nouveau-né.

Quand le pauvre petit est remis entre les mains des Sœurs, il ne lui reste guère que le souffle, et, entré dans la vie depuis quelques heures seulement, il a déjà souffert. Aux servantes de Dieu d'accomplir le miracle de le sauver quand même !

Dans cette lutte contre la mort, les humbles filles sont souvent vaincues. Peut-on en être bien surpris ?

\*.\* Le journaliste protestant s'étonnait que les Sœurs ne prissent pas soin elles-mêmes de tous les enfants ; mais, comme le lui a fort bien dit la supérieure, il faut de l'espace pour cela, on n'élève pas huit cents enfants dans un établissement qui peut en contenir à peine le quart !

—Pourquoi alors, ajoutait-il, en accepter la responsabilité ?

Mais ce n'est pas une affaire de responsabilité dont il s'agit, c'est la charité qui commande.

Oh ! ce n'est pas ainsi que l'on raisonne chez les protestants, et le *Witness* lui-même nous le prouve.

—La matrone du Protestant's Infants Home, dit-il, nous fit remarquer que c'était une règle absolue de la maison de n'admettre que les enfants nourris par leur mère et, sauf en cas de mort de cette dernière, ou dans des occasions tout-à-fait exceptionnelles, on ne déroge jamais à cette loi. "Agir autrement serait vouer sûrement les enfants à la mort."

"Jamais nous n'envoyons d'enfants au dehors."

—Mais, lui dit-on, refuseriez-vous de prendre soin d'un enfant que vous trouveriez à votre porte ?

—Non, mais le cas n'est jamais arrivé chez nous, car on sait parfaitement que les Sœurs Grises acceptent tous les enfants qu'on leur envoie.

Quel aveu significatif ! Et l'on s'étonnera après cela de voir que le nombre des décès est très minime dans l'institution protestante !

Rien d'étonnant à cela, puisqu'il n'y a aucun rapport entre les deux établissements : l'un n'est autre chose qu'une crèche, tandis que l'autre est l'asile des enfants trouvés ou abandonnés tant par les protestants que par les catholiques.

\*.\* Vous voyez bien qu'il n'existe aucun point de contact entre les deux institutions.

Toute la charge de soigner les enfants abandonnés retombe sur les Sœurs, puisque les protestants ne s'occupent pas de ceux qui appartiennent à leur religion.

De quel côté est le dévouement ? où l'abnégation, le courage et la charité ?

Les Sœurs Grises ont donc tous les ans huit cents enfants à disputer à la mort ; le couvent garde ceux qui ont plus de dix huit mois—et leur nombre est assez grand—toute la place est prise par ces derniers, que faire des autres ?

On les envoie où l'on peut, on tâche de trouver des femmes qui consentent à en prendre soin, moyennant rémunération, et si dans le nombre il s'en trouve qui négligent leurs devoirs, cela est malheureux, mais on doit un peu s'y attendre.

La rémunération est très minime, dix cents par jour, je le sais, mais cela fait vingt-neuf mille piastres par an pour les huit cents enfants, et ce sont les Sœurs qui paient !

Le Dr Hingston, dont l'opinion est certes du plus grand poids, s'exprime ainsi à ce sujet :

"Les pauvres Sœurs font de leur mieux avec les moyens dont elles disposent. Elles dépensent tous les ans de fortes sommes d'argent pour les soins et la nourriture des enfants trouvés. Elles n'ont qu'un but en recevant ces petits abandonnés : sauver leur vie et faire en sorte que leurs misérables mères ne se trouvent pas dans l'alternative de les jeter à l'égout ou dans les privés. Ce n'est que la crainte de voir la liste des crimes s'augmenter, par la suppression de tous ces enfants, qui empêche les Sœurs de fermer leur asile."

\*.\* Dix cents par jour pour nourrir, soigner, laver et habiller un enfant ! C'est absurde, ajoute le Dr Hingston.

Oui, certes, c'est absurde, et que peut-on attendre pour si peu, quand nous savons qu'une bonne de quinze ans, n'ayant qu'un enfant à soigner est payée au moins quatre piastres par mois, qu'elle est nourrie, logée et blanchie, et que le petit enfant est également nourri et habillé par ses parents.

C'est absurde, évidemment, et croyez-vous que ce soit chose facile, dans de telles conditions, de trouver des femmes qui consentent à prendre soin des enfants.

Est-ce vous, monsieur du *Witness*, qui accepterez cela ?

Cependant, il faut en passer par ce système ou faire comme les Chinois, jeter les enfants à l'eau, il n'y a pas d'alternative.

Au reste, le *Witness* n'a rien découvert, pas même le mal qu'il signale, mais il se garde bien de suggérer un remède quelconque.

Je vais essayer de faire mieux que lui.

\*.\* Certes, je n'invente rien et ne fais à peu près que répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

Il faut d'abord remédier à l'insuffisance des moyens dont disposent les Sœurs, pour que les enfants trouvés reçoivent tous les soins désirables.

Pour arriver à ce but, il faut que les citoyens riches ouvrent franchement leur bourse et que le gouvernement donne aussi le plus possible. On dit que le premier ministre s'occupe déjà de la chose, et je crois que pas un député ne se refusera à voter un crédit spécial pour une œuvre aussi utile que celle-ci.

Il est à désirer que les femmes qui ne prennent pas soin des enfants qui leur sont confiés soient punies sévèrement.

Les maires des localités dans lesquelles se trouvent des enfants en pension, ne pourraient-ils pas s'enquérir de la manière dont les petits abandonnés sont traités ?

Une société ne pourrait-elle pas se former dans le but de donner tous les ans des prix aux personnes qui montrent le plus de dévouement envers les enfants dont elles ont soin.

Cela ne sera-t-il pas au moins aussi utile que de récompenser les gens qui possèdent les plus beaux chiens ou les rosses qui courent le plus vite ?

La situation est assez grave pour qu'on s'en occupe.

\*.\* Ce qu'il faut surtout aux jeunes enfants, ce sont des nourrices, car tous les systèmes artificiels employés pour remplacer la mère ne valent

pas grand chose, ainsi que le prouvent les statistiques.

A New-York, à l'Hospice des Enfants Trouvés, en 1869, la mortalité a été de 70.32 par cent pour les enfants élevés sans nourrice, et de 20 pour cent seulement pour les autres.

Depuis, on a changé complètement le système, il y a des nourrices pour tous les enfants, mais cela coûte très cher, puisque l'on dépense environ \$150,000 pour onze cents enfants.

Il ne faut pas se dissimuler que le nombre des enfants trouvés ou abandonnés est énorme à Montréal, car prenant la moyenne qui est de huit cent et en la comparant à celle de Paris qui est de cinq mille, on voit que, prenant compte de la différence de population, la proportion est beaucoup plus forte chez nous.

L'affaire se résume donc à une question d'argent et puisque la proportion est plus considérable ici il faut donner davantage pour arriver à une solution satisfaisante.

Il n'était pas besoin de faire tant de tapage ni surtout de chercher à créer un scandale, quand il suffisait de faire un appel à la charité publique.

Mais le fanatisme !!!

\*\* Puisque j'ai parlé de mortalité je vais vous signaler d'autres morts qui auraient pu être évités avec un peu de soin et de prudence.

Je suis bien que le sujet n'est pas bien gai, mais la quinzaine qui vient de s'écouler n'a pas été des plus réjouissantes, comme vous le savez.

Un immense établissement de Montréal, une raffinerie de sucre a brûlé, et quatre personnes ont péri dans la conflagration.

Une enquête a eu lieu, et à l'unanimité les jurés ont déclaré que l'établissement n'était pas pourvu d'un nombre suffisant d'échelles de sauvetage, et que la ville devait veiller à la stricte observation des règlements adoptés à ce sujet.

Cette décision prouve clairement que la compagnie est responsable de la mort de ces quatre malheureux et, logiquement, elle devrait être condamnée à payer des dommages aux familles des morts, et la place des directeurs est à la prison.

Eh bien, il y a cent à parier contre un que la compagnie ne sera même pas poursuivie.

Quelques jours auparavant deux hommes se sont fait tuer par un train de chemin de fer, à un passage à niveau des plus fréquentés, mais où il n'y a ni barrière ni gardien.

Dans ce cas encore le jury chargé de l'enquête a déclaré que la compagnie de chemin de fer était coupable.

Mais pour obtenir une condamnation contre elle il faudrait plaider, et la compagnie est bien riche, si riche qu'elle peut aller de tribunaux en tribunaux, jusqu'au Conseil Privé.

Les familles des pauvres morts ont le temps de disparaître avant la fin du procès.

Sur le port, un malheureux se fait tuer par la chute d'une charge de charbon. On fait l'enquête réglementaire, et on déclare que l'accident est arrivé par suite du manque de solidité de la chaîne de support.

Mais, bast ! le mort était un pauvre diable de Français, arrivé depuis quelques jours, et qui travaillait depuis neuf heures seulement. Un inconnu, rien... il est mort, n'en parlons plus.

Et les propriétaires du navire responsables de cet accident n'en sauront peut-être jamais rien, et le capitaine lève l'ancre sans que personne lui dise un mot.

Voici trois exemples, mais j'en pourrais citer cinquante. Les choses se passent de la même manière à Québec, à Trois-Rivières, à Sorel, partout.

Toutes ces enquêtes ne produisent rien et il en sera toujours ainsi tant que nous n'aurons pas un ministère public qui prenne ces sortes de causes en main et poursuive aux frais de l'Etat.

*Leon Lévesque*

Tout homme peut tomber dans le reur, mais il n'y a que l'insensé qui y persévère.—CICÉRON.

## A BATONS ROMPUS

Je l'ai revu mon coin favori, là-bas, à cet endroit que tout le monde semble ignorer, quelques exceptions comprises. Je l'ai revu. Quand nous l'avions quitté, à la vilaine saison, l'automne dernier, les oiseaux en étaient partis, le givre argentait les arbres, le soleil pâlisait, la terre restait humide et glaçait nos pieds. Maintenant, chaque branche est feuillue et pleine de senteur, le pinson y jette allégrement sa note inimitable, la mousse y est belle, les allées soigneuses, les bosquets merveilleusement ombragés. La nature semble avoir refait elle-même sa toilette ; bien douce et facile m'a paru la tâche du jardinier, promenant paresseusement son râteau dans les sentiers perdus.

C'était il y a quelques semaines déjà ; nous étions parties, Georgette et moi, par la première journée forte en chaleur, quêtant à travers la poussière remarquable de nos rues Montréalaises, un endroit exceptionnel. Nos pas nous conduisirent à ce lieu charmant que, dans nos excursions l'an dernier, une profonde extase nous a fait surnommer le "Paradis."

Mon amie, de sa jolie écriture, enjoliva spécialement une page du calepin servant à recevoir nos impressions, gaies ou tristes, d'aventures ou de découvertes ; puis elle para le tout de quelques lignes soignées, harmonieuses comme la musique qu'elle sait faire. Elle retrouvait là un *quelque chose*, et son cœur en semblait tout joyeux. Votre très humble servante, Ninette, de ce griffonnage dont messieurs les typographes savent un peu, dit aussi le chant qui dominait son âme.

Pour nous, pour cette catégorie de Montréalais que des devoirs ou des occupations retiennent à la ville, pour nous encore qui ne pouvons se payer le luxe d'aller aux eaux exhiber aux regards la fraîcheur de trois à quatre toilettes nouvelles chaque jour ; il fait bon de pouvoir aspirer durant une heure ou deux un autre parfum que celui de l'alphate brûlé par le soleil.

Pourtant, tout le monde semble nous fuir ces jours. Deviendrions-nous réellement, durant les grandes chaleurs, un foyer de peste ? Beaucoup sont partis déjà, d'autres suivront aussi ; ceux qui restent présentent un peu la mine de détenus ; pendant de longues semaines, les cercles s'en vont se rapetissant, devenant de plus en plus sombres, ou pour le moins monotones. On se fait aux gens plus vite qu'aux choses, et j'éprouve à manquer certains visages un ennui véritable.

A l'instant, je crois devoir vous dire que je vous fais aujourd'hui ma visite d'adieu, tout en maugréant contre le sort qui me retient captive cette année. Personne ne s'en portera plus mal, et l'écoulement du journal n'en souffrira rien.

Je ne sais comment dire cela...

Avec mon toupet apparent, je me sens toujours près de rougir sous le feu de la grande prunelle qui me dit sans parole : *Je vous ai vue.* J'abandonne ma colonne à d'autres plus discrètes, capables de garder impassiblement leur incognito.

Pardon. Ce n'est pas sans regret que je m'aperçois que vous n'êtes pas très marris de ma retraite, chers lecteurs, et je constate avec le même sentiment que mes amis ici se chiffrent au petit nombre. Grands dieux, dois-je me plaindre ? Les amis vrais sont si rares de par le monde aussi !

J'aurais pourtant voulu ne pas tirer révérence à mon froid public sans savoir un dernier mot de Marguerita et d'Hermance. Celle-ci ne me veut rien dire, et ma curiosité reste piquée au troisième degré. Si je ne me rappelais une petite comédie jouée l'an dernier, qui aurait bien pu avoir pour titre : *Two is a company, three is none*, je pousserais de l'avant et j'en arriverais à quelque chose. A quoi bon pourtant ? Je n'en pourrais garder le secret, et c'en est un, apparemment.

\*\*

Croyez-vous comme moi qu'on gagne toujours quelque chose au contact des gens ?

Depuis que je vois Hermance, rarement il est vrai, que je la lis de même, je me sens prise d'une folle tendance pour ma fenêtre. C'est là que chaque soir, avant de me donner à Morphée, je file mon quart-d'heure de méditation.

L'autre jour, j'y étais installée depuis quelques minutes déjà, regardant monter vers le ciel les

spirales capricieuses de ma *sweet caporal*.....

Ma *sweet caporal*, cette pauvre cigarette, m'en donne-t-elle assez maille à partir ! Etez-vous de ceux-là aussi qui ne savent pardonner chez le sexe faible ce demi-culte à la cigarette ?

Ma mère trouve du plus mauvais goût et tout à fait désagréable qu'une odeur de tabac—fut-il parfumé—s'échappe de l'appartement d'une jeune fille. Les autres membres de la famille sachant leurs remarques inutiles sur mon tempérament, se contentent de hausser les épaules. Mon frère, lui, craint que je ne dissipe en fumée le bénéfice de son négoce. Et vous ?... je recevrai vos réprimandes sans mot dire, mais je vous avoue que je n'en fumerai pas moins ma cigarette quand la fantaisie m'en prendra.

Où en étais-je pourtant de ce que j'avais à vous dire ? Après cette parenthèse ouverte en l'honneur de ma cigarette, je continue ma narration...

Subitement, à travers le plus profond silence, m'arrive du rez-de-chaussée cette phrase sentencieuse et marquée :

*On ne sait jamais ce qu'on devient, allez !*

Est-ce bien vrai, me dis-je ?

Un bon vieillard vient d'établir ses quartiers ici pour quelques jours. Brave et honnête entre tous, il s'est amassé, à la sueur de son front, une fortune assez ronde et créé une certaine aisance. Sa digne moitié lui donne un dur coup en ce moment. La pauvre femme s'est vue prise d'un ennui terrible pour le compagnon de sa vie, et devant M. le juge, s'il vous plaît, elle est parvenue à obtenir une séparation de corps et de biens. Le mari délaissé et errant malgré ses écus, avec un vrai regret au cœur et une larme éternelle dans le coin de l'œil, ne fait que répéter à qui veut l'entendre cette phrase devenue unique chez lui : *on ne sait jamais ce qu'on devient, allez !*

En effet, avoir passé quarante années de l'existence à coté l'un de l'autre, avoir ensemble élevé toute une marmaille et finir par s'arracher les quelques cheveux oubliés par les soucis et l'âge ! Se mariage vaut-il réellement la peine qu'on se donne pour y penser ?

*On ne sait jamais ce qu'on devient, allez !!!*

Un autre paragraphe et je finis. Celui-ci pour le bénéfice de la fillette qui se paie l'indiscrétion de lire par-dessus mon épaule aussi vite que ma plume court sur le papier.

J'ai une nièce qui vient d'atteindre ses douze ans, et avec ça des prix, des couronnes, des médailles à son pensionnat. On en est tous là de parler des siens plutôt que des autres, de les trouver étonnants.

Cette enfant là, quand elle avait ses six ans, n'aimait rien moins que la vieille pendule du boudoir qui, tous les soirs, persistait à venir dire de sa voix sonore : Huit heures, huit heures, Titite va te coucher.

Or, le coucher, c'était pour elle l'heure cruelle par excès, l'heure du supplice. Se coucher, se coucher toujours ! Comme il faisait bien meilleur de veiller un *petit peu* pour s'endormir la tête sur une table, ou appuyée sur une épaule que la circonstance portait à caresser câlinement.

L'imagination de ma nièce travaillait tout le jour pour trouver un moyen de prolonger la journée, ou de faire oublier par une surabondance, un nouveau d'affection et de caresse, qu'elle s'endormait le moins du monde.

Un soir, après que la grosse pendule eût parlé de sa grosse voix, Titite s'en vient sauter sur les genoux de sa mère, lui passe ses bras autour du cou et s'ingénue pour apporter à la *ronde du bonsoir* autant de temps que possible, et par là éloigner l'heure horrible de se retirer.

—C'est bon vous embrasser, maman. C'est bon bien bon.—Et les baisers vont leur train.—Vous êtes un bon dessert, la meilleure des charlottes russes.

Puis passant à la tante—tout le monde devant avoir son tour :

—Ma tante, vous êtes une belle crème...

Grand'mère, un beau morceau de sucre... etc...

Arrive enfin le tour du papa ; le vocabulaire des bonnes choses s'est peu à peu épuisé, pourtant, l'enfant tient à dire beaucoup, meilleur qu'aux autres même... elle y est ; et avec la plus touchante des naïvetés :

—Vous, papa, vous êtes un gros dindon...

Tableau !!! NINETTE.



L'ENFANT TROUVÉ. — TABLEAU DE HERMANN KAULBACH



## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

## IV

DE NEW-POST AU RAPIDE DE LA MATTAWAN

La Fourche.—Le portage de la Loutre — Une messe dans les bois.— Rapides Plats.—Les coureurs de grèves.—La manière de saint François-Xavier.—Le sextant.— Mines.—Clay Falls.—Le laboratoire de la nature.—Une soirée délicieuse.

Rapide de la Mattawan, 1er juillet.

**N** voyant in-crit, en tête de cette lettre, le nom de Mattawan, n'allez pas croire que j'ai rebroussé chemin, et que, en deux jours, comme un oiseau léger, traçant sa route à travers les airs, je sois revenu à vos portes. Des Mattawans, il y en a partout en pays algonquin, le mot signifiant rencontre de deux rivières, les voyageurs canadiens le traduisaient par "La Fourche."

Nous sommes donc à la fourche de deux rivières importantes, campés dans une île, sur une belle grève de sable, en face des quatre ou cinq bouches par lesquelles l'Abbitibi paie le tribut de ses eaux à son suzerain, le fleuve de Moose. Déjà les bises et les salins de la mer nous arrivent vivifiants; pour nous, habitants de l'intérieur des terres, il y a ici dans l'air quelque chose de délicat, de délié et de tonique: les poumons, se dilatant avec suavité, ne demandant qu'à respirer, et nous les laissons faire.

\*.\*

Nous quittâmes New-Post le 29 juin, à trois heures et demie du soir. Un courant rapide et de vigoureux coups d'aviron nous eurent, en quelques heures, transportés quinze milles plus bas, au Portage de la Loutre, qui a bien 66 arpents, de tous les portages réguliers le plus long que nous ayons rencontré dans le cours du voyage; je dis *portage réguliers*, car, par exception, nous en avons fait d'autres, à côté desquels celui-ci, avec son sentier battu, n'est que jeu d'enfants. Pourquoi ce nom de "la Loutre"? Est-ce parce que, en cet endroit, la rivière brisée, tourmentée, blanche d'écume, par une suite de chutes et de rapides, par sauts et par bonds, court et s'enfuit comme une loutre hors d'haleine, poursuivie par le chasseur?... Les maringouins nous attendaient au débarcadère pour nous faire une guerre de cannibales; c'était l'heure du campement, impossible de nous arrêter sur cette rive inhospitalière. Prenant sur notre dos tentes, cuisine et provisions, laissant en arrière le canot et le gros bagage, nous allâmes asseoir notre camp vers le milieu du portage, sous les grandes épinettes, sur les bords d'un clair ruisseau. L'ennemi, en bandes

légères, nous y suivit pour nous harceler; mais, avec un feu bien nourri et des tourbillons de fumée noire, nous réussîmes à le mettre en fuite; nous pûmes dormir tranquilles.

\*.\*

Le lendemain matin, pendant que nos hommes transportent le reste du bagage, un autel est établi sous le couvert de la tente, sur la tête de trois coffres superposés; deux bâtons effilés, fixés dans le sol, servent de chandeliers; nous nous agenouillons à l'entrée du sanctuaire improvisé, et Monseigneur, à demi caché sous la toile, murmure les paroles du sacrifice, mystérieusement, comme autrefois le Grand-Père dans le secret du Saint des saints, pendant que le peuple se tenait prosterné à la porte du temple. Deux bouquets de fleurs sauvages exhalent leurs parfums et font briller l'éclat de leurs modestes couleurs de chaque côté de l'Hostie Sainte; les plantes aromatiques, que nous foulons à nos pieds, font monter l'encens de leur parfum, et les grands vents, soufflant par rafales, gémissent dans le sommet des arbres comme dans les tuyaux d'un orgue immense: c'est la forêt qui soupire et qui prie. A la communion, un sauvage et sa femme

quand le calme se rétablit et que la saison des écheresses est arrivée, le volume d'eau, devenu petit et insuffisant, s'épand entre deux rives trop éloignées, à travers les cailloux à la tête arrondie et les récifs au taillant tranchant; il court, s'agite, se précipite ici et là, sans chenal fixe, au milieu des écueils; il forme ce qu'on appelle les Rapides Plats.

\*.\*

Ah! quelle navigation ennuyeuse! Nos hommes quittent l'aviron pour prendre de longues perches armées de pointes de fer; ils sont debout dans le canot, tâtonnant, reculant, avançant, cherchant un chemin assez profond. "Kech, kech, prends garde, prends garde." Un courant trop fort les entraîne malgré eux; à chaque instant l'esquif menace de se crever les flancs sur des pointes cachées. Enfin, M. Okouchin nous déclare solennellement qu'il n'y a plus moyen de naviguer, et que tout bagage qui peut marcher doit mettre pied à terre. Nous partons à la recherche d'une voie quelconque, pendant que les hommes à l'eau jusqu'au genou, quelquefois jusqu'à la ceinture, conduisent le canot comme par la bride, et au besoin, à force de bras, lui font sauter les batteurs.

Il a été écrit, je ne sais trop par qui, un roman intitulé: *Les Coureurs de Grèves*. Je ne l'ai jamais lu; mais si ces pauvres coureurs ont eu autant de misères que nous, le roman doit inspirer grande pitié pour eux. Pendant deux jours nous avons goûté les agréments de marches imprévues à travers des endroits impossibles, où les sauvages, voyageant avec des embarcations plus petites que notre éléphant de canot, n'ont pas l'habitude de marcher. Ces portages ne sont pas dans le programme; aussi n'existe-t-il point l'ombre d'un sentier. Ici vous courez sur



HAUT-CANADA.—La rivière Abbitibi aux approches de la rivière Moose; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

s'approchent avec dévotion pour recevoir le pain de vie, ou, comme ils disent dans leur langue, *la médecine qui rend fort*. C'est Wennix, le Siffleux, qui nous a suivis de New-Post jusqu'ici, avec sa femme et ses deux petits enfants, pour avoir le bonheur de faire ses pâques: voici bien le temple qui convient à ses goûts agrestes, à sa vie errante et nomade.

\*.\*

Ici la rivière s'élargit considérablement, les eaux sont excessivement basses, et les côtes s'élèvent à la hauteur de cinquante ou soixante pieds. "Anomalie, me direz-vous; eaux peu profondes et rivages élevés, expliquez cela." Voici. La rivière Abbitibi coule, en direction générale, du sud au nord. Au printemps, quand les neiges de la hauteur des terres se fondent sous les ardeurs d'un soleil plus ardent, quand les réservoirs des grands lacs méridionaux ouvrent leurs écluses, la glace est encore solide sur les parties septentrionales de la rivière. Le torrent arrive, l'obstacle l'arrête; le torrent grossit, l'obstacle résiste; le torrent, toujours grandissant, devient irrésistible; et, dans sa puissance furibonde, glaces brisées, lit de la rivière, arbres déracinés, il emporte tout pêle-mêle vers la mer. Puis,

la grève, sur un fond de glaise boueuse, vous enfoncez dans les embarras de hautes herbes; vous vous embourbez. Plus loin, comme à l'aide d'une perche, vous allez sautant de caillou en caillou, si le pied vient à vous glisser, vlan, vous voilà au fond de l'eau, et vous prenez un bain forcé. Plus loin la grève n'a plus de marge, impossible même à une chèvre de s'y trouver un chemin; si vous avez de grandes bottes, décidez-vous à marcher dans le lit inégal et raboteux de la rivière. L'eau passe par-dessus vos bottes, alors grimpez sur la côte, les branches vous tendent les bras; vous aidant des pieds et des mains, hissez-vous sur le sommet. Là vous attendent des fourrés épais comme les pampres entrelacés d'une vigne, des mousses spongieuses où vous enfoncez jusqu'au genou, des savanes où vous vous frayez un chemin *unguibus et rostro*, des ravins profonds que vous traverserez sur un pont fait d'une épinette renversée, des abattis d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres d'une manière inextricable, où vous ne pourrez ni sauter par-dessus ni vous glisser par dessous. Que faire? je ne sais trop, faites comme moi: de fatigue et de désespoir, jetez-vous sur un tronc dénudé, et là, perché comme un aigle royal, attendez que le P. Nédélec vienne à votre secours. Il rira bien

un peu de votre mésaventure, il se réjouira de ce que vous voyez par vous-même le fond des choses, mais à la fin son expérience des lieux et des circonstances vous tirera d'embarras.

Si le soleil darde ses rayons ardents, la sueur ruisselle sur votre figure enflammée, et, comme dit la chanson, "elle dégoutte jusque sur vos talons." Votre sort n'est pas amélioré, s'il se déclare un orage subit et si les nuages crèvent au firmament, les branches chargées de plaie, secouées à votre passage, laissent tomber sur vos épaules une averse continuelle, c'est un déluge, vous ne seriez pas plus inondés sous un déluge. Nous avançons toujours, fatigués, harassés, altés; heureusement que, de distance en distance, la Providence nous ménage des ruisseaux, frais, clairs et limpides, qui descendent de l'intérieur des terres, tout comme dans Horace, *cum molli susurro*, avec un doux murmure: qu'il fait bon se désaltérer dans le courant d'une onde pure! Nous comprenons la vérité de cette comparaison de l'Écriture sainte: "Comme le cerf soupire après la fontaine d'eau vive, mon âme vous désire, ô Seigneur mon Dieu. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.*"

\*.\*

Certes, si, dans les pays civilisés où les évêques, entourés du respect que leur attire leur caractère sacré, jouissent du confort et des commodités qu'exigent les habitudes et les convenances de la société, on voyait ainsi un haut dignitaire de l'Église, charroyer sur son dos dans les portages sa chapelle épiscopale, on ne pourrait se défendre d'un sentiment de surprise et de profonde commisération. C'est la manière d'aller de saint François-Xavier: pas d'autres montures que ses jambes, d'autre serviteur que soi-même et d'autre hôtel que la calotte des cioux. Il faut avoir de la force dans la constitution, de la vigueur dans les nerfs, de la jeunesse dans le caractère, de la gaieté dans le cœur, de la résolution dans l'esprit, pour supporter longtemps, sans s'affaïsser, un tel genre de vie. Monseigneur est heureux de voir d'expérience, du moins pour un temps, ce qu'ont à endurer de privations et de labeurs les missionnaires qui passent leur vie dans l'évangélisation de ces forêts lointaines.

\*.\*

Nous arrivons au rapide Sextant, le plus dangereux de tout le voyage, à raison des cailloux effilés qui hérissent le fond de la rivière et qui semblent tourner, menaçants, vers le canot la pointe de leurs aîlènes. Nous partageons le bagage, l'embarcation saute allègre.

Au pas du rapide, nous avons remarqué des côtes de marne rouge-brun, hautes de trente et quarante pieds, vous diriez des bancs de chocolat. On y trouve en quantité une pierre à chaux tendre, poreuse, d'une couleur gris-rougeâtre. De distance en distance, on rencontre aussi des lits d'ardoise, soit brune, soit grise, qui se feuilletent; je suis porté à croire qu'il existe dans le voisinage des dépôts considérables de ce précieux article minéralogique. La pyrite de fer paraît abonder dans le flanc du rocher qui surplombe au-dessus du rapide; mais il n'est pas facile d'y arriver, la rive est coupée trop à pic.

\*.\*

Un peu plus loin, nous sommes à City Falls, nom qui tire son origine des hautes écores en glaise qui bordent la chute de chaque côté, comme les murailles de deux citadelles.

Ici nous avons pu étudier, comme dans un laboratoire, le travail de la pétrification. En effet, de ses couches de glaise superposées, tantôt lavées par la vague, tantôt chauffées par les rayons du soleil, les unes sont encore flexibles et malléables comme une pâte d'argile, d'autres peuvent se travailler aisément avec le tranchant du couteau, d'autres sont durcies et solides comme un carreau de brique. Des champignons entiers, enveloppés de glaise, sont devenus pierre, ayant conservé très bien leur forme primitive. Bien plus, toute une forêt de sapins, déboulée ou entraînée là je ne sais trop comment, est passée du règne végétal

au règne minéral; vous distinguez clairement, dans ces espèces de tronçons de colonnes, les linéaments du bois, le contour des fibres, les couches de la croissance annuelle et la forme des cellules qui ressemblent aux cases vides d'un gâteau de miel. Dans le voisinage, nous buvons à plusieurs sources d'eau minérale; la plupart sont chargées d'hydrogène sulfuré, ayant, comme à Caledonia, un goût très prononcé d'œuf pourri; elles laissent en dépôt, sur les lèvres du filet par où elles s'écoulent, un long ruban d'albumine blanc et bleu.

La journée avait été rude. Comme pour nous dédommager, la Providence nous ménageait un coucher de soleil empourpré et un souper délicieux sur l'herbe en face d'une baie verdoyante, formée par une île coquette; le P. Paradis crayonna, à la hâte, le plus beau croquis de son carnet. Le repas terminé, nous reprenons nos places au fond du canot; le temps est couvert, l'air calme; les eaux sont lisses comme une glace; nous glissons emportés par le courant. Les grèves chantent sur les rives silencieuses, les forêts nous envoient leurs arômes, les ombres descendent lentement; nous nous reposons avec délices des chaleurs et des fatigues du jour. Le chapelet et la prière du soir, comme une douce musique de l'âme, sont récités, psalmodiés à la cadence des avirons: puis en silence, au milieu des ténèbres qui vont s'épaississant, dans une molle tranquillité d'esprit, nous méditons. Après la peine vient le plaisir, après les labeurs le repos; ainsi, après les labeurs et les peines de cette courte vie, viendront le repos et les joies de l'éternelle félicité.

(A suivre)

## PRIMES MENSUELLES

## QUARANTIÈME TIRAGE

Le quarantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juillet), aura lieu SAMEDI, le 9 août, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## NOS GRAVURES

## LE PAYSAN BLESSÉ

La gravure que nous donnons aujourd'hui de ce tableau représente un drame aussi simple qu'é-mouvant.

On rapporte à son logis le pauvre diable qu'un accident a mis en danger de mort; et sa femme éplorée, les enfants, les voisins par leurs expressions de douleur ou de curiosité inquiète, reflètent leur pensée avec la plus vive intensité. L'émotion vous gagne et l'on s'intéresse malgré soi à ces malheureux. Il n'est pas d'acteurs au théâtre qui vous puissent faire plus d'effet que ces figures inanimées rendues si vivantes par la science du peintre.

Avec cela une couleur vraie, une composition heureuse, une exécution sans prétention, une grande correction de dessin. Telle est l'œuvre. Il n'est pas étonnant que le nom de M. Brouillet soit désormais dans le souvenir de toutes les mémoires avec le souvenir de *Le Paysan blessé*.

## L'ENFANT TROUVÉ

Le pauvre petit abandonné par sa mère râlait, n'ayant plus que le souffle. Il allait mourir, quand l'Ange de la Charité le prit dans ses bras et l'emporta.

Où le conduisit-il?

A l'asile des Sœurs, entre les mains desquelles il va le remettre, chez ces humbles servantes de Dieu, qui consacrent leur vie au soulagement des souffrances de l'humanité.

O vous qui, dans le silence et dans l'ombre, travaillez constamment, n'ayant pour but que de plaire à Dieu, soyez bénies, vous êtes les anges de la Charité!



## BEAUPORT

Drapé dans son manteau de verdure odorante,  
En face de Québec, de l'île et de Lévis,  
Beauport baigne ses pieds dans l'onde murmurante  
Du fleuve dont nos yeux sont sans cesse ravissés.

Son temple—vrai bijou que des mains artistiques  
Ont orné de tableaux aux riantes couleurs—  
Dresse vers le ciel bleu ses deux flèches gothiques  
Que parfois le soleil dore de ses lueurs.

Près du temple s'élève un couvent magnifique—  
Fruit des nobles efforts du pasteur Légié—  
Où les Sœurs donneront le pain scientifique,  
Cet automne, aux enfants qui l'auront désiré.

Sur le front d'un talus que le gazon décore,  
Un petit monument attire le regard;  
C'est l'œuvre d'un prélat que nous pleurons encore:  
Monseigneur de Nancy, ce noble et saint vieillard. (1)

Depuis douze ou treize ans, au sein de ce village  
Ont surgi des villas et quasi des palais,  
Aux donjons tapissés de fleur et de feuillage,  
Où le mortel ennui ne doit s'asseoir jamais.

\*.\*

L'habitant de Beauport du Breton est le type:  
Charitable, joyeux, prompt, vif et grand parleur,  
Puis en morale il a le noble et saint principe  
De garder à nos mœurs leur antique splendeur.

Beauport! ce nom figure au livre de la gloire,  
Car son sol autrefois a bu le sang des preux;  
Laverdière, Garneau, Ferland dans leur histoire  
Parlent de cet endroit en termes chaleureux.

C'est de là que partaient ces bombes meurtrières  
Qui jetaient la terreur au milieu des Anglais,  
Lorsque ceux-ci, rôdant sur leurs voiles guerrières,  
Voulaient ravir Québec au pouvoir des Français.

Et c'est là que Montcalm érigea ses redoutes,  
Sur la propriété de notre ami Parent (2),  
A trois milles du pont, à l'angle de deux routes  
Dont l'une va s'éteindre aux flots du Saint-Laurent,

Maintefois l'on découvre, en remuant la terre,  
Des débris d'arme à feu, des sabres, des boulets;  
Et l'on m'a raconté qu'on a trouvé naguère  
Des ossements humains et mille autres objets.

Ces objets que la rouille a rongés sous la glaise,  
Rappellent à nos cœurs les mémorables jours  
Où nos pères luttèrent contre l'armée anglaise  
Pour défendre leurs droits, leurs foyers, leurs amours!

Ce lieu possède encore en ses riches annales  
Plus d'un illustre nom par les hommes chéri;  
C'est là qu'ont vu le jour deux gloires sans rivales:  
L'humble Étienne Parent et de Salaberry!

\*.\*

Dès que le printemps brille, et jusques à l'automne,  
J'habite sous ton ciel, ô village enchanteur!  
De la ville je fuis le fracas monotone,  
L'air impur, la poussière et la grande chaleur.

Je respire à longs traits les parfums de tes roses  
Et les mille senteurs qui s'exhalent des bois;  
J'observe les ébats des aîlés virtuoses,  
Et j'écoute, ravi, leurs gracieuses voix.

Puis le soir je contemple, assis au bord des vagues,  
Toute l'immensité de la mer et des cioux;  
Parfois je crois ouïr des bruits étranges, vagues:  
C'est le flot qui redit ton passé glorieux!

Alors, le cœur ému, je prends mon humble lyre  
Et mêle mes accords à ces concerts géants  
Qui s'élèvent des bois, de la chute en délire,  
Du fleuve, des ruisseaux et des gouffres béants.

*J. B. Cravette*

20 juillet 1887.

(1) Plusieurs sont sous l'impression que ce monument est l'œuvre du fameux Chiniquy, mais on m'assure qu'il a été réellement établi par Mgr Janson Fobin de Nancy.

(2) M. François Parent a donné à son habitation le joli nom de "Villa-Montcalm."

LA FLEUR

Fleur mourante et solitaire,  
Qui fut l'honneur du vallon,  
Tes débris jonchent la terre,  
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,  
Nous cédonns au même Dieu :  
Une feuille t'abandonne,  
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole  
Un goût, une passion ;  
Et chaque instant qui s'envole  
Emporte une illusion.

L'homme perdant sa chimère,  
Se demande avec douleur  
Quelle est la plus éphémère  
De la vie ou de la fleur.

MILLEVOYE.

CHOSSES ET AUTRES

—Le premier gouverneur du Canada, sous la domination française, Samuel de Champlain, 1612 1635.

—Le premier colon de la Nouvelle France ou du Canada : Louis Hébert, est arrivé à Québec en 1617.

—Les astronomes italiens sont d'opinion que la terre est formée depuis 80,000,000 d'années et qu'elle est habitée depuis près de cinquante millions d'années.

—Le cap Trinity est situé à 39 mille de l'embouchure du Saguenay et formé de trois éminences : la première de 800 pieds d'élévation, la deuxième de 1,200 pieds, la dernière de 1,900 pieds.

—Un tailleur de Vienne a récemment parié qu'il fallait plus de quarante mille points de couture pour faire un pardessus d'hiver. Pour décider la question, on résolut de faire surveiller la confection d'un pardessus par un comité chargé de compter les points et voir qu'il n'y eût pas d'inutile. Le résultat fut annoncé comme suit : — Corps du pardessus, 4,780 ; collet, 8,063 ; attacher le collet, 1,763 ; boutons, 2,250 ; manches, avec doublure, 980 ; poches, 524 ; doublure en soie du corps, avec intérieur bourré, 17,863 ; bordure, 2,726. Total, 38,949 points.

—Trois millions de femmes aux Etats-Unis travaillent pour gagner leur vie. D'entre elles, 600,000 trouvent de l'emploi dans l'agriculture, principalement dans les champs de coton du Sud : 640,000 sont employées dans les manufactures de différentes sortes, et 530,000 travaillant dans les buanderies insistent pour que les Chinois soient chassés du pays ; 280,000 sont modistes et 200,000 sont couturières ; 60,000 gagnent leur pain chez les tailleurs, et 600,000 sont commis, maîtres d'école, opérateurs télégraphiques, teneurs de livres, compositeurs et bonnes d'enfants. Il y a, en chiffre rond, 2,500 femmes médecins.

MOYEN DE S'ORIENTER AVEC UNE MONTRE  
—Peut-être se a-t-il agréable à nos lecteurs de connaître un moyen de "s'orienter" qui, à notre avis, est le plus simple de tous. Vous prenez votre montre horizontalement, et supposant le cadran divisé à partir de midi, en vingt-quatre heures au lieu de douze, vous tournez vers le soleil l'heure présente. La ligne douze heures (six heures de la montre), indique alors le sud nord. (Il va de soi que pour les heures du matin, il suffit d'ajouter douze. Dix heures du matin, par exemple, est la vingt-deuxième heure et correspond au XI de la montre). Ce procédé joint à sa grande simplicité une rigoureuse exactitude si la visée est bien faite, car la différence entre l'heure moyenne et l'heure réelle est, dans l'espèce, absolument négligeable.

LE RAT D'ARGENT.—Tout dernièrement, un préfet prussien en tournée, passait par une petite ville de la Lorraine. Le maire fut naturellement obligé de lui en faire les honneurs. Il lui fit visiter la très antique église qui est la plus remarquable curiosité de l'endroit. Là, il lui montra entr'autres détails intéressants, un rat en argent massif, curieux *ex-voto* dont il lui raconta l'histoire. Le pays était, il y a bien longtemps de cela, infecté par une légion de rats qui pullulaient et dévoraient tout. Après avoir tout fait, mais en vain, pour se délivrer du fléau, la population fit placer dans l'église ce rat en argent. Aussitôt les rongeurs disparurent, et a contrario en a été délivrée depuis ce temps là. Le fonctionnaire prussien sourit, et d'un ton de supériorité compatissante : "Et vous croyez toujours à cette superstition ?" "Hélas ! non, monsieur, répliqua le maire ; si l'on croyait à l'efficacité de ce remède, il y a longtemps que nous nous serions cotisés pour offrir à l'église un prussien en argent, dût-il être de grandeur naturelle." Si les Allemands ont pu germaniser la plaine, ils n'ont encore pu réussir sur les coeurs et surtout sur l'esprit lorrain.

UNE NOUVELLE LIGNE

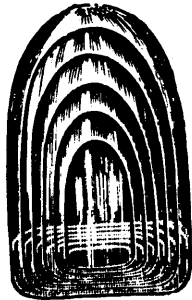
GLOBES

DE TOUTES

FORMES ET GRANDEURS

ET

TRES BON MARCHÉ



CHEZ

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)



Nouveau cas d'un malade souffrant de Dyspepsie

Pénétré de reconnaissance pour avoir été guéri par la célèbre

EAU DE ST-LEON

A. M. A. POULIN, Gérant de la Cie de St-Léon.

Cher monsieur, — J'ai souffert de dyspepsie pendant plusieurs années, et j'ai essayé toutes espèces de remèdes sans aucun résultat. Un ami, témoin de mes souffrances, m'a conseillé d'essayer l'eau de St-Léon. Je l'ai fait et maintenant après deux mois d'usage constant de cette eau, je suis parfaitement guéri. Je vous donne avec joie ce certificat, espérant qu'en le lisant d'autres malades se décideront à essayer les bénéfices de votre eau.

GEO. WILSON, Bureau du Witness, Montréal.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTRÉAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 187 ; M. Chapple, 64, rue Bonsecours.

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est démenagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraichir d'un verre de lait, de crème, rafraichissements assortis, pâtisseries et fruits. Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD, 44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE.

(CONSTITUEE PAR ACTE DE LA LEGISLATURE, 18 MAI 1887).

EMISSION DE LA PREMIERE SERIE D' ACTIONS

LA COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, incorporée dans la dernière Session du Parlement Provincial, est constituée au capital de UN MILLION DE PIASTRES, divisé en 10,000 actions de \$100 chacune. Elle a pour but de pratiquer le PRET SUR GAGE, à l'instar des établissements européens qui ont obtenu, sous le même nom, une si grande et si légitime popularité.

OPERATIONS DE LA COMPAGNIE

Les opérations d'un Mont de Piété comprennent deux branches distinctes : (a) Les avances faites aux personnes nécessiteuses, à un taux d'intérêt raisonnable, sur la garantie du dépôt de divers objets mobiliers ; (b) Les prêts con entés au commerce, sous la forme de crédit réel, moyennant consignation de marchandises dans les docks, entrepôts ou magasins généraux ; De ces deux sortes d'opérations, l'une (le Crédit Commercial réel) n'était pas encore représentée, dans le Bas-Canada, par une institution spéciale ; L'autre, (le Prêt sur Gage proprement dit) était abandonnée à l'industrie des PAWN BROKERS, qui prêtent le plus souvent à des taux d'intérêt exorbitants et dont l'industrie ne saurait offrir les garanties que présente désormais un grand établissement financier, dirigé dans un but philanthropique, sous le contrôle de la Législature, à laquelle sa charte d'incorporation l'oblige à soumettre chaque année le rapport de ses opérations.

LE CREDIT COMMERCIAL REEL

En constituant à côté du crédit en banque, LE CREDIT COMMERCIAL REEL, et en généralisant le prêt sur RECUS D'EMMAGASINAGE dans des conditions analogues à celles qu'il existe en Angleterre, le Mont de Piété est appelé à rendre au commerce des services signalés, principalement dans notre pays où par suite de la législation douanière, beaucoup de marchandises restent souvent en entrepôt pendant un temps plus ou moins considérable.

LES PRETS SUR GAGES

Les Prêts sur Gages aux particuliers a doivent offrir à la classe pauvre et aux personnes momentanément dans le besoin, un soulagement, une ressource et des avantages qui aient au eux.

Avec ses opérations étendues et son capital liquide, LE MONT DE PIETE POURRA DIMINUER DANS UNE PROPORTION ENORME LE TAUX D'INTERET QUE L'EMPRUNTEUR DOIT PAIER ACTUELLEMENT LES PAWN BROKERS.

Il donne au débiteur des facilités pour le renouvellement de sa dette ET LA GARANTIE EN CAS DE VENTE DU GAGE QUE CETTE VENTE SERA TOUT JOURS LOYALEMMENT FAITE, non pas dans le seul intérêt du créancier, mais aussi dans l'intérêt du débiteur auquel doit revenir, s'il en existe, le surplus du prix de vente sur la somme prêtée.

Enfin, une grande administration responsable comme la COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, pourra prendre plus efficacement que des particuliers, toutes les précautions voulues pour s'assurer de la provenance des objets offerts en nantissement, et empêcher que le Prêt sur Gage ne dégénère en un moyen de recel au profit des malfaiteurs.

Partout où les MONTS DE PIETE ont existé, ils ont été considérés comme une institution éminemment charitable.

FORME DE LA COMPAGNIE

EN FRANCE, le Gouvernement s'est emparé depuis près d'un siècle des MONTS DE PIETE et il en a fait une institution d'Etat, dont les bénéfices annuels sont consacrés à améliorer les budgets des hospices.

DANS D'AUTRES PAYS, tels que l'Italie, la Hollande, l'Administration des Monts de Piété est restée entre les mains de leurs fondateurs et ils constituent des établissements financiers dont les bénéfices sont répartis entre les actionnaires.

Le présent projet de loi, qui était libre de s'arrêter à l'une ou à l'autre combinaison, a préféré la seconde, sans doute comme étant le moyen le plus conforme à nos moeurs politiques et financières, et il a incorporé la COMPAGNIE DE PRETS ET MONT DE PIETE sous forme de Compagnie par actions.

EMISSION D' ACTIONS

C'est dans ces conditions que la COMPAGNIE DE PRETS ET MONT DE PIETE offre une partie de ses actions aux personnes désireuses de faire à la fois une œuvre charitable et un placement de premier ordre.

La première émission a eu lieu pour une première série de 1,000 actions ; dont le dixième (soit \$10 par action), devra être versé en sous-croût ; la solde devant être payée ultérieurement, selon les besoins de la Compagnie sans toutefois que les appels puissent dépasser 5 n. c. par mois.

Les opérations d'une compagnie de Mont de Piété ne comportent aucun risque de perte, puisque les prêts sont représentés par un gage d'une valeur toujours supérieure à la somme prêtée.

LE MONT DE PIETE offre donc un capital-les toutes les garanties et toute la solidité d'un établissement de CRÉDIT FONCIER, avec le double avantage en plus ;

(a) Que le gage mobilier offre en cas d'exécution la supériorité sur le gage foncier d'être toujours facilement réalisable ; (b) Que le taux d'intérêt des prêts, si réduit qu'il doit être sur les taux actuels, offre aux bénéficiaires et par suite au divulgence, une marge plus considérable que dans aucune autre institution de crédit.

CONSEIL DE DIRECTION—DIRECTEURS PROVISOIRES

- HONORABLE R. THIBAUDEAU,
- JE-EMILE PERRAULT, marchand, échevin de la cité de Montréal,
- LOUIS BOISSEAU, do do do
- J. O. MILON DUPUIS, do do do
- ALFRED BRUNET, comptable
- EMILE BONNEMANT, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Les directeurs définitifs seront élus par la première assemblée générale, qui sera convoquée aussitôt que possible après la souscription de la première émission.

SOUSCRIPTION

Les souscriptions sont reçues tous les jours de DIX heures a. m. à TROIS heures p. m. à mon bureau, à dater de LUNDI, 4 Juillet.

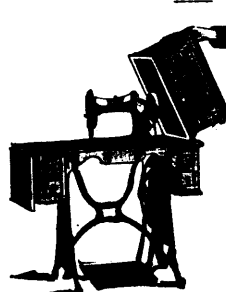
Pour tous les renseignements, s'adresser à

ALFRED BRUNET, Directeur-Gérant.

Boite 249 Bureau de Poste

Rue Saint Jacques, No 15, Montréal.

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Leveit

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

NEW-YORK, 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Chardon. Bureaux : 20, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.





## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 30 juillet 1887

## JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

**U**E me souviens... Elle ressemble étrangement à celle de la note calomnieuse glissée à la place de la lettre volée chez moi place Royal... La main des mêmes misérables est dans tout ceci, mais ces misérables quels sont-ils ?

—J'en connais déjà un, le complice de Claudia, Frédéric Bérard... Où le trouver ? Jean-Jeudi le sait et pourrait me l'apprendre... Où trouver Jean-Jeudi ?

René s'était remis en marche. Il parlait presque haut et gesticulait. Les passants le prenaient pour un fou et le regardaient d'un air étonné.

Cependant il se calma peu à peu, s'engagea sur le pont d'Austerlitz et le traversa.

Il allait rue Cuvier, chez Etienne Lorient.

La domestique du docteur, lui ouvrant la porte chaque jour, le recevait comme un ami de la maison.

—Eh ! monsieur Moulin, lui dit-elle, en le voyant chargé d'une longue houppelande ruisselante, qu'est-ce que vous trimballez donc là ? Est-ce que vous êtes tombé à l'eau ?

—Ça, répondit-il, c'est une machine que j'ai payée vingt francs pour le plaisir de la montrer à votre maître...

—Vingt francs cette vieille frusque moisie ! On vous a volé, monsieur Moulin ! Ça ne vaut pas cent sous !

—J'en aurais donné deux louis, et même davantage s'il l'avait fallu... Le docteur est-il là ?

—Non, monsieur Moulin.

—Rentrera-t-il dîner ?

—Bien sûr, puisqu'il n'a rien dit...

—Je reviendrai donc. Faites-moi le plaisir d'étendre ce vêtement quelque part afin qu'il sèche un peu...

—Je vais le mettre à la fenêtre de la cuisine...

—C'est cela... Mais attendez que j'inspecte les poches à mon tour...

Le débardeur avait visité la poche du côté gauche. René fouilla celle du côté droit. Il y plongea sa main jusqu'au poignet, explorant tous les coins.

—Un autre papier ! s'écria-t-il avec joie.

Mais à cette joie succéda un vif désappointement.

Il n'avait sous ses yeux qu'une note de restaurant.

Néanmoins il ne dédaigna pas de l'examiner.

Elle portait en tête :

"Richefeu, restaurateur, boulevard Montparnasse. Noces et festins. Cabinets de société."

Un timbre à l'encre bleu, appliqué chaque jour au comptoir sur les additions, indiquait la date du 20 octobre.

—20 octobre, murmura René. Mais c'est le soir du 20 octobre qu'on a volé le fiacre de Pierre Lorient et que Berthe a disparu... Voilà le commencement d'une trace ! Deux couverts... Ces hommes étaient deux... On a dû les voir... les remar-

quer... On pourra sans doute me donner un renseignement.

Il leva la tête ; la servante d'Etienne le regardait d'un air si prodigieusement stupéfait qu'il ne put s'empêcher de sourire.

—Je pars, reprit-il à haute voix. N'oubliez pas d'annoncer au docteur que je reviendrai, et que je le prie de m'attendre... C'est très important...

—Soyez tranquille, monsieur Moulin, je n'y manquerai point.

—Et ajoutez que j'apporterai peut-être une bonne nouvelle.

—Bien, monsieur Moulin.

René sortit.

Il avait l'intention de prendre une voiture ; mais, n'en trouvant pas, il résolut de se rendre pédestrement à la barrière Montparnasse, et fit le chemin presque aussi vite que le meilleur cheval de fiacre.

Cinq heures du soir venaient de sonner et la nuit tombait quand il arriva au restaurant Richefeu, fort en vogue à cette époque parmi les éta-

—C'est moi... répondit laconiquement le restaurateur, très occupé de son vin.

—Je venais, monsieur, vous prier de vouloir bien me donner un renseignement.

XVII

—Ah ! sapristi ! vous tombez mal... Voilà les dîners qui commencent, et vous voyez que je suis à la besogne... répondit le patron.

—En effet, mais je n'abuserai pas longtemps de votre complaisance et la chose dont il s'agit est sérieuse...

—Pouvez-vous attendre un peu ?...

—Sans doute... Je vais m'installer à cette table, à côté du comptoir. Veuillez me donner un vermouth, il me tiendra compagnie jusqu'au moment où vous serez libre...

—C'est ça... je vais vous servir, voilà qui est fait. Ne vous impatientez pas ; je serai à votre disposition avant cinq minutes.

René s'assit et trempa ses lèvres dans le liquide que le restaurateur venait de placer devant lui.

Au lieu de diminuer, la foule grossissait de minute en minute, et Richefeu continuait à remplir ses bouteilles et ses brocs avec une activité fiévreuse.

—Ne vous impatientez pas, disait-il à René. Aussitôt que possible nous causerons...

—Faites... faites... répliquait le mécanicien.

Mais il maudissait *in petto* la clientèle qui l'empêchait d'obtenir sans retard les renseignements désirés.

Quand il eut absorbé la dernière goutte du breuvage apéritif, le travail du patron ne semblait pas près de finir.

—Je vais dîner ici, pensa-t-il, de cette façon je tuerai le temps...

Et il donna l'ordre de le servir...

—Je vous force à devenir mon client... s'écria le maître de la maison avec un gros rire. C'est tout profit pour moi ; mais vous prenez un bon parti, car le coup de feu durera encore au moins vingt minutes.

Enfin, vers huit heures, le patron murmura en poussant un soupir d'allègement :

—Oui !... c'est à peu près fini...

Et il ajouta en s'asseyant auprès de René :

—Me voilà tout à vous... Qu'y a-t-il pour votre service ?

René tira de son portefeuille la note portant l'entête du restaurant Richefeu et la présenta à son interlocuteur.

—Connaissez-vous cela ? lui demanda-t-il...

—Parfaitement... C'est une *addition* de chez moi... Dîner de deux couverts servi le 20 octobre au cabinet numéro 7.

—Monsieur Richefeu, reprit René, il s'agit d'une chose très importante pour mes intérêts, et je vous prie de me venir en aide par un effort de mémoire.

—Je ferai de mon mieux... Que voulez-vous savoir ?

—Si vous vous rappelez quelles sont les gens à qui vous avez servi ce dîner ?

—Ah ! diable !... c'est difficile à dire... Nous voyons beaucoup de monde, et du monde très mêlé, vous en pouvez juger par vos propres yeux. Comment voulez-vous que je me rappelle la physionomie des gens qui ont passé devant mon comptoir, surtout lorsque plusieurs jours se sont écoulés



Le visage du nouveau venu rappelait d'une façon frappante le museau de la fouine.—(Page 157, col 1).

blissements du même genre situés hors barrière.

Il entra.

La foule commençait à remplir les salles, assez vastes pour contenir plusieurs centaines de personnes.

Les garçons, affairés, allaient et venaient, répondant aux uns, servant les autres.

On entendait le bruit des verres, le cliquetis des couteaux et des fourchettes, et le murmure des conversations.

Le propriétaire, un grand et gros homme, était à son comptoir, remplissant, à l'aide d'un énorme broc de fer-blanc et d'un entonnoir, des bouteilles, des demi-bouteilles et des pots de grès, que les garçons venaient prendre au fur et à mesure pour les besoins du service.

René s'approcha de lui.

—Monsieur Richefeu ?... demanda-t-il.

—Je comprends cela, et je vais faire en sorte de raviver vos souvenirs...

Le 20 octobre il pleuvait... le temps avait été mauvais toute la journée...

—Il a fallu laver les salles à fond le lendemain. Il y avait un centimètre de boue sur les planchers.

—L'un des dîneurs devait porter un costume de cocher...

—Ah! ah! j'y suis... fit Richefeu.

—Vous vous souvenez?

—Je le crois du moins, à la circonstance du costume... Ici nous ne voyons pas beaucoup de cochers... ils vont généralement en face chez le mastroquet. Oui c'est bien cela, le 20, jour de pluie, vers sept heures du soir, deux individus...

Le restaurateur s'interrompit et se frappa le front à plusieurs reprises, puis il se leva.

—Attendez un peu... continua-t-il. Nous allons être renseignés par le garçon qui fait le service des cabinets...

Il se dirigea vers l'entrée de la première salle et appela:

—Maurice?... Eh! Maurice?

—Voilà, patron...

—Arrivez ici...

Richefeu vint se rasseoir auprès de René, dont l'émotion était plus facile à comprendre qu'à exprimer.

La lumière allait-elle enfin briller au milieu des ténèbres?

Le garçon s'approcha.

—Vous avez quelque chose à me demander, patron?

—Oui. Vous souvenez-vous de ces particuliers qui ont dîné au cabinet numéro 7 il y a quelques jours, et dont l'un s'est habillé en cocher dans le cabinet?

—Parbleu! je le crois que je m'en souviens, un grand maigre et un petit gros, et c'est ce travestissement qui m'a fait remarquer... Ils étaient arrivés assez bien vêtus en bourgeois... L'un le grand, portait un paquet... Je servis leur dîner sans m'occuper d'eux autrement, n'étant point curieux de mon naturel; vers neuf heures, le grand sortit et nous pria de faire la note et de l'envoyer à son camarade...

—Oui, dit Richefeu, ça me revient comme si c'était d'hier.

—Pour lors, continua le garçon, je lui portai l'addition... Il était en train de passer par-dessus son paletot une grande houppelande de cocher, couleur noisette, qui lui tombait jusqu'aux talons, avec de larges boutons de cuivre... Je le vois d'ici.

—C'est bien cela! s'écria René. Connaissez-vous déjà ces individus?

—Ma foi, non... Ce ne sont point des habitués de la maison... ils étaient pourtant déjà venus le matin...

—Seuls?

—Non, avec un grand escogriffe de cinquante à soixante ans, qui les a attendus en prenant une absinthe et en écrivant un bout de billet... Ils ont déjeuné ensemble au cabinet numéro 2... C'est moi qui les ai servis...

—Et, tout en les servant, vous n'avez rien saisi de leur conversation.

—Ma foi, ce que disent les clients, vous comprenez, m'entre par une oreille et me sort par l'autre. Il me semble lorsque j'entrais ils cessaient de causer, mais je n'en suis pas sûr...

—Ne parlaient-ils point d'une femme à conduire dans un endroit quelconque? demanda René.

—Ah pour ça non... Ça m'aurait frappé. Quand on parle des femmes je dresse l'oreille, étant d'un naturel sensible... Ah! mais... ah! mais... attendez donc?

—Vous avez entendu quelque chose d'important, s'écria le mécanicien.

—Non, mais le soir après le départ, j'ai trouvé sous la table un papier.

—Quel papier?

—Une facture que l'un d'eux avait perdue, bien sûr...

—Oui, fit Richefeu, vous me l'avez même apportée en disant qu'on viendrait peut-être la réclamer...

—Et, balbutia René qui ne respirait plus, vous avez gardé cette facture?...

—Certainement...

—Voulez-vous me la donner?

—Pourquoi pas?... Richefeu entra dans son

comptoir et prit sur une tablette, entre deux bouteilles de liqueurs, un papier plié en quatre.

—Voici... dit-il en présentant le papier à René, qui le déplia vivement et lut:

“Richard, marchand de bois et charbons à Montreuil. Fourni à M Prosper (Gaucher cent fagots et cent cinquante bourrées. Montreuil, 19 octobre. Pour acquit.”

—Le 19 octobre! murmura le mécanicien après avoir lu, la veille du jour de la disparition de Berthe!... Ah! ce sont bien ces hommes qui ont perdu cela. Montreuil où le terrain est glaiseux... Montreuil... et cependant j'y suis allé déjà et je n'ai rien appris...

—Mais avec cette facture vous saurez où vous adresser... fit observer Richefeu.

—C'est vrai... et j'espère... Merci, monsieur, merci mille fois, de m'être venu en aide avec tant de bienveillance. Et vous, mon ami, prenez ceci. René glissa dans la main du garçon Maurice une pièce de cent sous, paya sa dépense, sortit, puis trouvant une voiture à la porte, y monta et donna l'ordre au cocher de le conduire rue Cuvier.

Etienne Lorient était revenu chez lui vers six heures, encore plus découragé que de coutume, ayant, pendant toute l'après-midi, cherché sans résultat.

—N'est-il venu personne? demanda-t-il à la domestique.

—Pardon, monsieur le docteur; il est venu M. René Moulin, qui apportait sous son bras gauche une redingote de cocher mouillée et qui, après avoir trouvé un papier dans la poche de la redingote en question, est parti comme un fou en disant de vous dire qu'il reviendrait, qu'il vous priait de l'attendre, et que c'était très important.

Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Etienne.

—Il a trouvé quelque chose?... s'écria-t-il.

—Oui, monsieur le docteur.

—Dans la poche d'une redingote de cocher?

—Dame! oui, monsieur le docteur.

—Où est cette redingote?

—Dans la cuisine, monsieur le docteur, près de la fenêtre... Elle sèche...

Etienne courut à la cuisine et examina le vêtement.

Pour Françoise ce vêtement ne signifiait rien. Pour le neveu de Pierre Lorient il constituait toute une révélation.

René Moulin tenait la piste des voleurs, et peut-être le papier trouvé dans la poche indiquait-il l'endroit où on avait conduit Berthe prisonnière.

Pour la première fois depuis bien des jours Etienne sentit un rayon d'espoir glisser au fond de son âme et éclairer pour lui l'avenir.

Il se mit à table mangea, non sans quelque appétit, en attendant avec impatience le retour de René qui lui apporterait sans doute la confirmation de ses espérances.

Le temps passa.

Huit heures sonnèrent.

René n'arrivait point.

Etienne commençait à trouver que le mécanicien se faisait longtemps attendre.

A huit heures et demie l'inquiétude s'empara de lui.

A neuf heures cette inquiétude se changeait en angoisse.

Enfin le timbre de la porte d'entrée retentit. Le jeune médecin se leva et courut ouvrir lui-même.

## XVIII

René était sur le seuil, presque souriant.

—Eh bien? lui demanda impétueusement Etienne.

—Eh bien, répondit-il en serrant la main du docteur, j'ai tout lieu de penser que demain nous saurons où est Berthe.

Etienne, poussant un cri de joie, entraîna dans son cabinet le nouveau venu et l'accabla de questions.

Le mécanicien lui raconta tout et lui montra la facture du marchand de bois.

—Pourquoi n'irions-nous pas à Montreuil ce soir même? hasarda le docteur.

—Parce que nous arriverions trop tard pour être bien renseignés... Dans les villages suburbains on se couche de bonne heure, et les gens qu'on arrache à leur premier sommeil afin de les questionner répondent de fort mauvaise grâce...

Demain, au point du jour, nous nous mettrons en route...

Etienne comprit que le mécanicien avait raison et, si grande que fût sa hâte de retrouver les traces de Berthe, il n'insista point pour un départ immédiat.

—Avez-vous enfin des nouvelles de Jean-Jeudi? demanda le docteur après un silence.

—Non, répondit le mécanicien, mais je ne désespère pas! Faites comme moi, reprenez courage... Quand nous aurons retrouvé Mlle Berthe nous retrouverons Jean-Jeudi, et nous pourrions alors mener à bonne fin l'œuvre entreprise, la grande œuvre de justice et de réhabilitation.

C'était la seconde fois qu'Etienne entendait parler de cette œuvre de réhabilitation.

Une question vint sur ses lèvres.

Mais il se souvint qu'il avait promis à René et à Berthe de ne point chercher à pénétrer le mystère dont ils s'entouraient.

Il voulut se tenir parole, et la question expira au moment de naître.

—Maintenant, poursuivit René, je vous quitte en vous disant: A demain.

—Puisque nous devons nous réunir demain de très bonne heure, ne vaudrait-il pas mieux ne point nous quitter? répliqua le neveu de Pierre Lorient.

—Le moyen?

—Rien de plus facile... J'ai deux chambres à coucher... On va préparer pour vous la seconde, qui renferme un canapé-lit sur lequel vous passerez la nuit...

Le mécanicien accepta de grand cœur l'hospitalité offerte par Etienne.

Les nouveaux amis s'entretenaient pendant un peu de temps encore de Berthe et de leurs espérances, puis ils se séparèrent pour se retrouver au point du jour.

Retournons de quelques heures en arrière et pénétrons, à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté.

Le personnage venait de faire prier le commissaire aux délégations de se rendre auprès de lui, et il entama l'entretien par ces mots:

—Pardonnez-moi de vous déranger, mon cher maître, mais j'ai besoin de causer longuement avec vous...

—Je suis à vos ordres... Est-ce pour des renseignements que vous avez besoin de moi?

—C'est pour l'affaire Lorient...

—L'affaire du fiacre n° 13?

—Oui... Non seulement elle ne marche pas, mais le mystère qui l'entoure, et qui cache un crime plus sérieux que le vol en question, semble s'épaissir de jour en jour.

—N'avez-vous pas les rapports des agents chargés de l'enquête?...

—Ces rapports sont insignifiants, et ceux de l'inspecteur ne valent guère mieux...

—L'inspecteur Théfer, je crois?

—Lui-même... Il m'avait toujours paru intelligent et zélé, mais je commence à croire qu'il néglige ses devoirs...

—Ne l'avez-vous pas placé, lui et ses hommes, sous la surveillance d'un agent secret?

—Si...

—Qui avez-vous choisi pour cette tâche délicate?

—Plantade... C'est un adroit fleur...

—A-t-il confirmé vos soupçons?...

—Oui et non. Il n'a rien articulé de positif, mais quelques mots de son dernier rapport me laissent supposer qu'il aurait beaucoup de choses à dire si on l'interrogeait...

—Eh bien! interrogez-le...

—C'est ce que je compte faire... Je l'ai mandé, il va venir, mais je ne me dissimule point qu'il sera difficile d'obtenir de lui la vérité toute entière, la vérité brutale...

—Pourquoi?

—Plantade sait que Théfer a passé jusqu'à ce jour pour un de nos agents les plus habiles, les plus consciencieux et les plus sûrs... Il sait qu'il était le favori de la maison et peut supposer qu'il l'est toujours... Pour ces raisons, et pour d'autres encore, il hésitera avant de le battre carrément en brèche, craignant de se créer en lui un mortel et dangereux ennemi... Mon opinion, à moi, est faite et ne peut varier. Théfer avait le feu sacré... il ne l'a plus. L'affaire de Dubief et de Terre-

monde, si bien entamée par lui, a fini de la manière la plus piteuse par un échec absurde !... Théfer si malin jadis, si défiant, si roublard (passez-moi le mot, cher maître) s'est laissé rouler comme un niais !... Déjà il nous avait attiré du parquet une admonestation sévère à propos de l'affaire de René Moulin, où la montagne accouchait d'une souris... Aujourd'hui il paraît ne plus savoir ce qu'il fait, tant son enquête est molle et pour ainsi dire dérisoire... Où il est las du métier, et alors qu'il donne sa démission, ou il n'a plus de flair, et dans ce cas rendons-le à la vie privée.

—Lui avez-vous parlé déjà ?

—Non. Avant de m'expliquer avec lui j'attends les renseignements de Plantade, et j'ai voulu vous faire assister à mon entretien avec ce dernier.

En ce moment un garçon de bureau entra et remit une carte de visite au chef de la sûreté, qui dit, après avoir jeté les yeux sur cette carte :

—Amenez ici ce monsieur.

—Est-ce lui ? demanda tout bas le commissaire.

—Oui...

Le garçon de bureau introduisit le visiteur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, grêle, au crâne chauve et luisant comme du vieil ivoire, aux paupières rougies et clignotantes.

Le masque humain peut ressembler parfois à un profil bestial.

Le visage du nouveau venu rappelait d'une façon frappante le museau de la fouine.

Rien ne distinguait son costume de celui de tout le monde.

—Bonjour, monsieur Plantade... lui dit le chef de la sûreté, en répondant par un geste de la main à son profond et respectueux salut.

—Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur... commença l'agent secret.

—Et vous êtes exact... J'ai quelques questions à vous adresser... Asseyez-vous.

Le chef de la sûreté indiquait un fauteuil.

Plantade le prit par obéissance ; il aurait mieux aimé rester debout en présence de ses supérieurs.

L'entretien, ou plutôt l'interrogatoire, débuta de cette façon :

—Vous avez été chargé par moi, monsieur Plantade, d'exercer une surveillance secrète et très active sur les agents et l'inspecteur qui s'occupent de l'affaire du fiacre n° 13...

—Oui, monsieur, et je m'acquitte de mon mieux de cette mission toute de confiance.

—C'est au sujet de vos rapports que je veux causer avec vous.

—Seraient-ils en contradiction avec ceux des agents ?

—Non... Partout où ces agents ont passé, vous passez vous-même... On voit clairement que vous êtes sans cesse sur leurs pas.

Ici nous ouvrons une parenthèse.

Rien de plus facile que de contrôler le service du policier chargé d'une surveillance occulte.

Tel agent en titre dit-il : *Je suis allé ici, ou là ?* Le rapport de l'agent secret doit dire : *J'ai suivi un tel, en tel endroit.*

Si les indications ne sont point identiques, un des deux rapports est menteur.

Le chef de la sûreté reprit :

—Personne ne met en doute votre activité, votre conscience et votre exactitude... mais j'ai besoin d'explications au sujet de certaines réticences. Plantade se mordit les lèvres.

Son instinct l'avertissait qu'on allait parler de Théfer.

Il résolut de se tenir sur ses gardes, ne sachant pas si ce personnage, qui lui était d'ailleurs profondément antipathique, avait cessé d'être bien en cour.

—De quelles réticences monsieur le chef, de la sûreté me fait-il l'honneur de parler ? demanda-t-il.

—De celles relative à l'inspecteur Théfer.

—Elles sont inconscientes... J'ai noté mes observations avec exactitude et impartialité...

—Je le crois, ce qui n'empêche pas vos rapports d'être pleins de sous-entendus... Vous articulez les faits, mais vous semblez déguiser votre pensée... Pourquoi ne pas dire franchement, ce qui saute aux yeux, que Théfer se relâche dans l'accomplissement de ses devoirs et devient un serviteur plus que médiocre ?... La fatigue est sans

doute la cause de ses défaillances, car il a travaillé beaucoup ; mais quels que soient l'estime et l'intérêt qu'il m'inspire, je n'hésiterai pas à me séparer de lui lorsque son incapacité me sera démontrée.

Plantade était un ambitieux.

Il avait au plus haut point le génie de la police.

Sa position d'agent secret de surveillance ne lui plaisait point.

Il voulait être agissant et non passif.

Le mouvement, l'action, les difficultés à surmonter, les problèmes à résoudre, l'attiraient.

Depuis longtemps, il jalousait Théfer et convoitait son emploi.

Les dernières paroles du chef de la sûreté lui firent brusquement prendre un parti devant lequel il avait reculé jusqu'alors.

Il résolut de mettre de côté toute prudence, de frapper un coup de maître et, puisque l'occasion se montrait favorable, de démolir l'inspecteur.

## XIX

—Monsieur le chef de la sûreté, dit Plantade, je vous dois obéissance, et puisque vous m'ordonnez de parler je le ferai sans ménagement... Oui, vous avez raison, Théfer, au lieu de se donner tout entier, corps et âme, à son mandat, ainsi qu'il le faisait jadis, agit avec une coupable nonchalance... Il exerce aujourd'hui le métier en amateur... Sachant qu'on a toute confiance en lui il en abuse... Pourquoi me donner tant de mal ? se dit-il. Les appointements arrivent régulièrement à la fin de chaque mois... Si telle ou telle enquête n'aboutit pas, que m'importe ? Je n'en serai pas moins payé, et certes, ce n'est point à mon incurie qu'on attribuera l'insuccès...

—Mais, fit observer le commissaire aux délégations, si Théfer raisonne ainsi il est absolument indigne de conserver sa position...

—Je n'apprécie pas, monsieur, je constate... répliqua Plantade.

—Donnez-moi des preuves de l'incapacité ou de l'inertie de l'inspecteur dont il s'agit, reprit le chef de la sûreté, et je prendrai sans hésiter contre lui des mesures de rigueur...

—Je l'ai suivi pas à pas dans son enquête au sujet du fiacre numéro 13, continua l'agent secret, et j'affirme que ses démarches ne pouvaient obtenir aucun résultat utile... S'il avait rempli son devoir, vous sauriez quels sont les voleurs...

—Précisez...

—Théfer s'est déplacé chaque jour... Il a posé diverses questions à diverses personnes, en différents lieux, mais évidemment il n'interrogeait que pour la forme, sans le moindre souci de s'éclairer pour vous éclairer. Demander aux gens : "N'avez-vous pas vu passer, dans la nuit du 20 au 21 octobre, une voiture portant le numéro 13 ?" N'était-ce pas une dérision, puisqu'il savait que les voleurs avaient masqué le numéro ? Devait-il procéder ainsi dans une affaire mystérieuse qui, selon moi, cache non seulement un vol mais un autre crime encore inconnu ?

En entendant ces deux mots : *Crime inconnu*, le chef de la sûreté et le commissaire échangèrent un regard et sentirent redoubler leur attention, mais ils n'interrompirent point, et Plantade poursuivit :

—Comment Théfer a-t-il agit au début de l'enquête ? Avec une insigne maladresse. Lui qui jadis s'intéressait aux moindres détails, sachant que tout à son importance, ne s'est pas même donné la peine de se tracer un plan...

—Et cependant la route était facile à suivre...

—Facile à suivre ! répéta le chef de la sûreté.

—Oui, monsieur, répondit Plantade avec animation, il fallait réfléchir sérieusement... Il fallait se demander : "Pourquoi a-t-on pris ce fiacre ? Ce n'était pas pour voler un vêtement et un portefeuille dont on ignore la présence au fond du coffre... On avait besoin d'une voiture pour enlever une femme, victime désignée qu'attendait la violence ou la mort ?"

—Qui vous fait croire que la femme en question ne suivait pas librement ses conducteurs ? interrompit le commissaire aux délégations.

—L'évidence ? s'écria l'agent. Un rapt seul peut expliquer le vol de la voiture et la précaution prise de cacher les numéros...

—C'est juste...

—Voilà, monsieur le chef de la sûreté, ce que Théfer aurait dû se dire...

—Sans doute ; mais vous vous l'êtes dit, ce qui ne vous empêche pas de rester muet sur cette énigme : *Où a-t-on conduit cette femme ?*

—Je ne serais pas muet si j'avais reçu mandat d'agir, comme Théfer et ses agents...

—Qu'auriez-vous fait ?

—J'aurais prévu qu'un incident anormal quelconque résulterait à coup sûr de l'enlèvement, je me serais mis en quête de cet inévitable incident et dans les environs des faubourgs, à une lieue à la ronde je dis une lieue, entre l'heure à laquelle la voiture a été volée et l'heure à laquelle on l'a retrouvée le cheval n'a pu fournir une bien longue course, j'aurais demandé un rapport, jour par jour, aux commissaires de chaque arrondissement, de chaque commune suburbaine, rapport relatant les incidents arrivés dans leurs zones respectives et les plaintes déposées à leurs bureaux. J'aurais inspecté les routes glaiseuses où la voiture avait passé, j'aurais relevé les empreintes des roues et des sabots du cheval pour avoir un point de comparaison, et de tous ces furetages il serait résulté pour moi la preuve que le fiacre numéro 13 était monté jusqu'au plateau de la Capsulerie par le chemin de Bagnolet, et descendu vers Montrouil de l'autre côté, après avoir stationné à la porte d'une maison isolée que les flammes devaient dévorer une heure plus tard ; j'aurais acquis ensuite la quasi-certitude que la femme ou la jeune fille enlevée a péri dans cet incendie allumé à dessin. Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations écoutaient Plantade avec stupeur.

Tous les deux s'étonnaient de la singulière habileté et des ingénieux calculs de cet agent obscur.

—Vous avez trouvé cela ? dit le chef de la sûreté.

—Oui, monsieur... murmura Plantade en baissant modestement les yeux.

—Vous êtes sûr que la voiture a été conduite au plateau de la Capsulerie ?...

—J'en ai la certitude absolue.

—Et que la victime des ravisseurs a péri ?

—A cela je ne puis répondre... Je dois rester dans le domaine des suppositions... Depuis hier j'ai interrompu mon enquête, me disant que je n'avais point mandat d'agir et que mon zèle intempestif méritait des reproches.

—Vous êtes un bon serviteur, Plantade. J'ignorais vos rares aptitudes. Je ne les soupçonnais même pas...

L'agent secret s'inclina, rouge de joie et d'orgueil.

—Et, reprit le chef de la sûreté, c'est hier seulement que vous avez obtenu ces précieux résultats ?

—C'est hier seulement, monsieur, que j'ai pu comparer en secret mes empreintes aux roues du fiacre n° 13 et aux fers du cheval attelé à ce fiacre dans la nuit du 20 au 21. Les traces de la voiture sont restées quatre jours visibles sur le chemin glaiseux, détrempe par les pluies...

—Avez-vous vu le commissaire de Bagnolet ?

—Non, monsieur...

—Pourquoi ?

—Il m'était interdit de lui dire qui j'étais et dans quel but je m'adressais à lui. J'avais l'intention d'aller demain questionner les particuliers logés sur le plateau, non loin du lieu du sinistre ; de chercher dans Bagnolet la trace des incendiaires ; de m'aboucher enfin avec le propriétaire de la maison incendiée, mais j'hésitais... Agissant de ma propre initiative, sans mandat je ne me sentais pas dans mon devoir...

—Voulez-vous continuer ces recherches ?

—A quel titre ? Un autre en est chargé, monsieur, et ça ne rentre pas dans mes attributions...

—En cela, vous vous trompez... A partir de ce moment vous êtes inspecteur...

—Inspecteur ! s'écria l'agent secret qui, malgré tout son empire sur lui-même, ne put dissimuler son allégresse. Agir ! chercher ! combiner ! trouver ! Mon rével ! Ah ! monsieur, que vous me rendez heureux !

—Demain le préfet aura signé votre nomination, et vous vous mettrez aussitôt en campagne.

—Comment vous témoigner ma gratitude ?...

—En vous montrant à la hauteur de vos fonctions nouvelles... Vous allez rédiger un procès-



verbal détaillé de vos découvertes relatives à l'affaire du fiacre numéro 13, et vous me l'apporterez en venant prendre votre carte d'inspecteur; puis aussitôt après, vous vous mettrez à l'œuvre.

—Il me serait très utile de lire les rapports adressés à la préfecture par le commissaire de police de Bagnole.

—Ils seront à votre disposition... Vous aurez quatre agents sous vos ordres. Je vous les présenterai demain...

—J'oserai, monsieur, solliciter de vous une faveur...

—Laquelle ?

—Je vous demanderai, en ce qui concerne l'affaire en question, de me permettre d'agir seul...

—Soit... Allez donc et à demain, monsieur l'inspecteur...

Plantade salua jusqu'à terre et sortit, ivre de joie.

Ainsi qu'il venait de le dire, son rêve se réalisait.

—Cet homme est né policier... fit le commissaire aux délégations quand la porte se fut refermée.

—Le gaillard vient de prouver son intelligence, répliqua le chef de la sûreté; je crois qu'il nous rendra de signalés services...

D'ailleurs nous le verrons à l'œuvre.

—Théfer sera furieux.

—C'est un homme fini... il s'est usé vite, et j'attendais mieux de lui.

—Allez-vous le casser aux gages ?

—Il nous a été maintes fois utile, et je trouverais un peu dur de le révoquer... Je lui constituerai une espèce de retraite en l'employant à l'inspection des hôtels meublés et des garnis.

Le lendemain matin, dès neuf heures, le chef de la sûreté, après avoir expédié quelques affaires urgentes, fit signer au préfet de police la nomination de Plantade et la mutation de Théfer.

En redescendant à son cabinet il trouva sur son bureau les rapports qu'on venait d'y placer, y compris celui de Plantade, rédigé pendant la nuit et apporté dès le point du jour.

Tout d'abord il prit connaissance des rapports émanant des agents de Théfer.

Ils étaient absolument nuls.

On sentait que ces hommes, mal dirigés, s'agitaient dans le vide.

Le rapport de Théfer ne contenait que ces lignes :

"L'enquête relative au fiacre numéro 13 n'a pas la moindre chance d'aboutir... Aucune trace, aucun indice. Je ne me décourage point, cependant; mais, ayant fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, je ne compte que sur le hasard."

Le chef de la sûreté haussa les épaules et déchira l'enveloppe contenant le procès-verbal rédigé par le nouvel inspecteur Plantade.

Une écriture fine et serrée couvrait trois pages.

## XX

Le travail explicite, clair, admirablement logique... Les faits s'enchaînent avec ordre, et les découvertes acquises permettaient d'espérer une solution prochaine.

—A la bonne heure ! murmura le chef. Et après avoir placé le procès-verbal à côté de lui, il agita la sonnette administrative.

Le garçon de bureau qui se présenta reçut l'ordre de voir si l'inspecteur Théfer était arrivé, et de l'introduire sur-le-champ.

Une minute plus tard le complice de Georges de la Tour-Vaudieu entra dans le cabinet.

—Théfer, lui dit sans préambule le chef de la sûreté, vos derniers travaux vous ont fatigué beaucoup, n'est-ce pas ?

Cette question inattendue troubla le policier. Une inquiétude vague s'empara de lui.

—Mes derniers travaux ? balbutia-t-il.

—Oui ? Je sais que pendant quelques semaines vous avez été surmené... Jour et nuit vous étiez sur pied... Le métier est pénible par moments, et je comprends à merveille qu'à la suite de ces abus de la force physique et des facultés intellectuelles, le corps s'alourdisse et l'esprit n'ait plus sa lucidité habituelle.

L'agent sentait gronder l'orage, sans savoir au juste d'où il venait.

Néanmoins il fit bonne contenance et répondit en jouant l'étonnement :

—Je comprends mal, sans doute, ce que monsieur le chef de la sûreté me fait l'honneur de me dire... Il me semble que mon zèle ne m'a jamais fait défaut...

—Votre zèle a pu rester le même, mais il était mal servi par vos facultés défaillantes. Je ne vous accuse point de mauvais vouloir, ayant trouvé en vous un si bon serviteur; je constate que vous n'avez plus aujourd'hui votre activité et votre lucidité habituelles...

—Monsieur le chef de la sûreté me permet-il de lui demander sur quels rapports il se base pour me juger aussi sévèrement ?

—Sur les vôtres.

—Sur les miens ! s'écria le policier stupéfait.

—Oui. Vous seul avez pris soin de vous diminuer dans mon estime.

—S'agit-il de l'affaire du fiacre numéro 13 ? s'écria l'inspecteur avec audace.

Le chef de la sûreté fit un signe affirmatif.

Théfer reprit :

—Voilà, certes, un blâme auquel j'étais loin de m'attendre... Ma conscience ne me reproche rien. Je n'ai point ménagé mes pas... je me suis donné beaucoup de mal... Le résultat est négatif, j'en conviens, mais est-ce ma faute ? Je ne puis trouver ce qui est introuvable ?

—Introuvable ? le croyez-vous ?

—Je le crois fermement...

—Avez-vous assez cherché ?

—J'ai fait tout ce qu'il me semblait possible de faire, mais je suis prêt à chercher encore...

Après un court silence, le chef de la sûreté reprit :

—Vous avez fait, dites-vous, tout ce qu'il était possible de faire ?

—Oui, monsieur... pour moi, du moins... répliqua Théfer.

—C'est avouer de façon explicite que votre instinct policier s'est bien affaibli...

Théfer tressaillit et devint d'une pâleur mortelle.

Le chef continua :

—Si vous saviez, comme autrefois, résoudre des problèmes insolubles en apparence, et procéder du connu à l'inconnu par une série de déductions habiles, vous auriez trouvé... ce qu'un autre a trouvé à votre place.

L'inspecteur éprouva une sensation atroce.

Il voyait le regard du chef fixé sur son visage, étudiant sa physionomie, et en même temps il lui semblait que le sol se dérobaît sous ses pieds.

Pour ne se point trahir en ce moment, il lui fallut toute son énergie, toute son habitude de dissimulation.

Ses traits n'exprimèrent que la stupeur.

—Un autre a trouvé la trace des voleurs du fiacre numéro 13 ? demanda-t-il d'une voix altérée. Il sait quelle route a suivi le fiacre après avoir été volé ?

—Oui.

—Où il s'est arrêté ?...

—Oui, toujours oui...

Théfer essuya son front, que mouillaient des gouttes de sueur.

—Monsieur le chef de la sûreté me pardonnera d'être en désaccord avec lui... répliqua-t-il ensuite, mais je crois que ce qu'il me fait l'honneur de me dire est impossible...

—Je veux bien vous donner la preuve du contraire... Le fiacre volé rue de l'Ouest a servi dans le quartier du Luxembourg à l'enlèvement d'une femme... Il a conduit cette femme, en passant par Bagnole, sur le plateau de la Capsulerie, dans une maison que l'incendie dévorait une heure après.

—Ah ! s'écria le policier, parlant plus haut que ne le permettaient les convenances afin de cacher son épouvante, je savais bien que c'était impossible... J'ai parcouru Bagnole à trois reprises et je n'ai rien appris de semblable.

—Cela est exact cependant.

—Les voleurs sont-ils arrêtés ? Sait-on ce qu'est devenue la femme ?

—C'est aller trop vite en besogne... Nous n'en sommes encore qu'à la maison incendiée... Nous en saurons davantage aujourd'hui.

Dans son angoisse effroyable Théfer éprouva une sorte d'algèbre.

Les découvertes faites jusqu'à cette heure ne le compromettaient point.

—Soit ! se dit-il on a trouvé la trace du fiacre, mais les décombres de la maison brûlée ne parleront pas...

—La conclusion de tout ceci est que vous êtes en baisse... reprit le chef de la sûreté... Je ne vous en fais pas un reproche, mais je vous donne le conseil de prendre un peu de repos...

—Dois-je donner ma démission ? demanda le policier avec amertume.

—Assurément, non... Vous ne quitterez pas la préfecture, dont vous avez été l'un des fermes soutiens, mais pour vous procurer un repos nécessaire je vous change de service... Vous passez à l'inspection des garnis, et j'augmente vos appointements de cinquante francs par mois...

Le policier se sentit tout à fait rassuré.

On le trouvait usé, vidé, fini, mais cela lui importait peu.

A coup sûr il n'était ni soupçonné, ni compromis, puisqu'on le conservait et qu'on lui donnait de l'augmentation.

Il balbutia quelques paroles de feinte gratitude et il demanda :

—Quand devrai-je prendre mon nouveau service ?

—Vous vous entendrez à ce sujet avec le commissaire aux délégations.

—Et mes fonctions d'inspecteur de la brigade de sûreté ?

—Vous êtes remplacé dès aujourd'hui...

Théfer s'inclina respectueusement et sortit.

—Je suis remplacé... pensait-il. Par qui ? Par celui qui a trouvé la piste du fiacre numéro 13... Ça ne fait pas l'ombre d'un doute... Je le connaîtrai, celui-là ! Il est, en vérité, trop habile... Il ne faut pas qu'il en sache plus long.....

L'ex-inspecteur traversait en ce moment la salle d'attente.

Il jeta par hasard les yeux sur un petit homme assis dans un coin et dont la figure ne lui était pas tout à fait inconnue.

Le garçon de bureau entra.

—M. Plantade est-il là ? demanda-t-il.

—Présent ! répliqua le petit homme.

—M. le chef de la sûreté vous attend.

Plantade, se levant aussitôt, se dirigea vers le cabinet du chef.

Théfer avait tressailli.

—Ce doit être lui... se dit-il, un agent secret, chargé de me surveiller et qui prend ma place... Ça ne lui portera pas bonheur.

Et il quitta la préfecture, en réfléchissant à la position nouvelle qui lui était faite.

Cette position constituait une disgrâce et, en raison des circonstances que nos lecteurs connaissent, le mettait dans un sérieux embarras.

Il restait attaché à la police, mais il n'appartenait plus au bureau où il pouvait connaître d'avance le péril, et par conséquent se mettre utilement sur la défensive.

Rien ne l'accusait encore, mais ce nouvel agent, son successeur et son ennemi, essaierait à coup sûr de percer les ténèbres dont il s'était enveloppé jusque-là.

—En somme, j'ai le temps de le voir venir... murmura-t-il. Je le défie, si malin qu'il soit, de retrouver Prosper Gaucher, que tout le monde croit enseveli sous les ruines de la maison incendiée... Berthe Leroyer est morte... Je garde un pied à la préfecture, où j'ai des amis... Plus de surveillance importune... Je deviens maître de tout mon temps pour chercher Jean-Jeudi... Quant à M. Plantade, il ne signera pas longtemps ses rapports.

Le nouvel inspecteur eut avec le chef de la sûreté un assez long entretien.

Il le quitta en emportant sa carte signée par le préfet, et les papiers relatifs à l'affaire du fiacre numéro 13.

—Examinez tout cela avec soin, lui dit le chef, et revenez ce soir à cinq heures me rendre compte de vos impressions.

Plantade fut exact, et à cette question : Eh bien ! avez-vous trouvé quelque chose ? répondit :

—Je l'espère...

—Est-ce important ?

(A suivre)